

**Erwan Dieu, Tony Ferri, Punition et risque. Les geôles du quotidien, préface de Michel Onfray, postface d'Astrid Hirschelmann, Studyrama, 2015.**

*Par Gérard De Coninck (Maître de Conférences à l'Université de Liège).*

Si ce livre a été écrit à deux mains, son objectif apparaît clairement unique mais exprimé selon des angles d'approche différents et complémentaires : l'homme moderne vit quotidiennement dans une geôle dans laquelle il est considéré ou réduit à l'état d'animal, ses désirs intimes étant aujourd'hui contrôlés par le pouvoir politique, souvent « l'air de rien, comme si de rien n'était » et est même incité à aimer sa geôle par peur et besoin de sécurité.

Pour E. Dieu, dans le cadre de ce « panoptique benthamien », le pouvoir a recours à la notion polysémique de dangerosité, discours manifestant une peur sociale et conduisant à l'étiquetage des individus. Et ce pouvoir en appelle même au comportement vertueux, à l'amour humain - « l'amour du prochain ? N'est-ce pas le meilleur dressage/élevage combinés pour culpabiliser l'animal puissant qui veut sa puissance » (p. 70) - afin de neutraliser le danger et les risques y associés. « La société, une usine à fabrication d'étiquettes (p. 32) qui, au niveau humain, « comme au supermarché » servent à discriminer les produits et séparer les rayons pour mieux se repérer » (p. 37). A travers des nouveaux dispositifs judiciaires et de l'examen des discours médiatiques d'un accident de la route à Joué-lès-Tours causé par les policiers en 2011, il entend démontrer combien l'homme est un animal soumis, « une bête enchaînée, et d'abord à elle-même par elle-même, c'est que aujourd'hui encore, l'homme est grégaire (...) Sa seule liberté serait de ne pas penser, mais en faisant cela, il ne pourrait se libérer » (p.59). Il en donne quelques exemples. La médiation ? De la « poudre aux yeux qui légitime les défaillances du monde carcéral » (p. 78). La Justice restaurative ? Une « approche de force sous visage humaniste » (p. 80). Les outils de gestion actuarielle comme le Diagnostic à visée criminologique (DAVC), renommé d'ailleurs « à visée compromise » ? « Un bon gros fichier de données personnelles confidentielles et nominatives » (p.49).

Ainsi donc, ces dispositifs modernes font du « peuple de tous les jours, des singes muets, sourds et aveugles qui tendent la main. Que les singes se distraient entre eux avec les miettes qu'on leur donne, et nous petits singes également, savourons l'illusion de puissance qui est de donner l'invisibilité, autrement dit ...la sécurité » (p. 54). Il constate que c'est la crainte de la différence, de l'écart vis-à-vis de la norme et le souci d'indépendance qui aujourd'hui font peur car « l'individu membre du groupe est devenu l'autre-objet de la masse atomisée » (p.84). Le pessimisme social et humain, la révolte même de l'auteur explosent lorsqu'il aborde le dressage/élevage « qu'il s'agisse de l'élevage des animaux ou de l'« élève » scolaire dans les bâtiments pour bestiaux humains, il convient bien dans les deux cas de former l'objet, d'accroître sa maturation dans un dessein de production ciblé : être un bon croyant, un bon travailleur, être une bonne viande à vendre et à consommer, une chose soumise aux grilles sociales normatives » (pp.62-63). Selon lui, non seulement « l'homme est certes libre, donc responsable, donc punissable mais il doit en sus accepter sa punition, voire se punir lui-

même ». L'équivalence « surveiller = punir » de Foucault dérive lentement sur une équivalence « veiller = sur-punir » (pp. 112-113). Il conclut en disant qu'aujourd'hui la réalité contredit le principe kantien de faire de la personne une fin et non un moyen, que « la justice réduit l'individu à un acte, (...) la justice cherche à réparer l'acte à travers l'instrument saisi par le corps social, l'auteur » (p. 121). « Le problème essentiel, écrit-il, n'est évidemment pas d'exprimer des valeurs, mais *d'y faire croire* » (p.120). « Nous émettons l'hypothèse que « punir le risque » revient à satisfaire le besoin de sécurité via un processus de sur-répression symbolique greffée sur une image et véhiculée par les médias » (121). Cette démonstration prend la vigueur d'une plaidoirie excessive qui participe au refus d'une vie humaine manipulée, soumise, dominée comme celle de l'animal. Elle pèse sans doute moins au regard de la démonstration approfondie, fondée philosophiquement et sociologiquement de Tony Ferri, même si celui-ci conclut aussi que l'hypersurveillance « consiste en la greffe d'un système électronique sur le vivant humain qui le rabaisse au rang de l'animalité » (p. 165). L'hypersurveillance, - formée par les règles étatiques du vivre-ensemble, la société de masse, l'anonymat, les technologies du contrôle, la bureaucratie qui est partout et qui fonctionne, pour ainsi dire, toute seule – se caractérise par la capacité d'intrusion à l'intérieur même des espaces privés » (p. 164).

Pour démontrer la généralisation de la surveillance et sa pénétration dans les lieux les plus intimes, le philosophe T. Ferri analyse d'abord « les rapports entre violence et vie privée » (p.145) à travers des phénomènes de violences intrafamiliales dont les réalités se sont déplacées au cours du temps, faisant de la vie privée – anciennement sous domination et sans contrôle – l'espace valorisé, propre et spécifique, ce qui conduit le pouvoir politique à pénétrer « les affaires privées et à en faire des enjeux de pouvoir » (p. 161). C'est cette évolution qui permet de comprendre que « la pénalité du XXI<sup>e</sup> siècle procède d'un processus d' « animalisation » de l'humain par les mécanismes de placement sous écrou, qu'il s'agisse de la prison pour peine qui se donne comme un engagement, ou de la surveillance électronique qui se présente comme l'installation d'une bague d'identification et de traçabilité sur le corps, l'industrialisation de la viande de boucherie » (p. 165). L'auteur souligne que cette tendance à la technologisation, à la valorisation de l'anonymat et du privé conduit « la femme par exemple à se dévoiler, à s'émanciper et... à accepter des examens gynécologiques par des hommes médecins (p. 173) à adopter des postures humiliantes au motif d'une prise en charge médicale (...) qui « autorise dès lors tous les abus et toutes les soumissions corporelles » (p. 174), les personnes ne se rendant pas compte qu'elles participent en un sens à leur assujettissement. Ainsi, affirme Ferri, aujourd'hui le pouvoir s'exerce surtout dans les relations familiales et conjugales : « on assiste en réalité au retour subreptice et insidieux de la violentisation de l'espace domestique par des mécanismes du pouvoir, qui ont la particularité de forcer les portes de la vie privée, de s'introduire dans les méandres de la subjectivité et de pénétrer jusqu'aux désirs intimes » (p.124). En raison de la peur, « il s'agit sous couvert du motif sécuritaire, de faire admettre comme normales toutes les mesures exceptionnelles et attentatoires aux libertés fondamentales ». Et peu importe que les discours soient contradictoires, comme pour la prison présentée à la fois « comme nécessaire et dissuasive (...) inutile et nuisible » (p. 205). Ce qui semble important de noter c'est que la « frontière

entre le pénal (le carcéral, la surveillance électronique, la probation) et les instances de droit commun (le soin et le thérapeutique, l'emploi, le logement) tend à se réduire comme peau de chagrin » (p. 206).

En raison des discours sur les menaces et les besoins de protection des citoyens les technologies de surveillance sont banalisées et « concourent à l'organisation de l'avilissement (...) de ce qu'il convient de nommer, par euphémisme, la condition de minorité » (p. 213) Celle-ci « se discerne encore par le processus graduel et programmé de réduction de l'existant à un débris organique, déplaçable, malléable à volonté, à un corps dénudé, désarticulé, décharné (...) à une vie nue tout entière investie par le pouvoir incommensurable du souverain (...) au point qu'à l'issue de ce processus, il ne reste plus, malgré la proclamation de l'Etat de droit, qu'un corps en trop, sursitaire, encombrant, éructé, promis à la bestialisation ou à la déchetterie » (p. 214). Il rejoint en cela l'idée de Foucault parlant de l'archipel pénitentiaire et de la surveillance généralisée par la technologie du panoptisme. Or, ce contrôle technologique n'est pas neutre mais néfaste et dangereux car « ce ne sont pas les hommes qui déterminent le mode de fonctionnement des appareils, mais la fonctionnalité même des machines enveloppe primitivement leur usage possible ou réel » (p. 225). Une des conséquences est « l'apparition d'un effet de continuum du contrôle (...) l'accessibilité totale et la disponibilité absolue face aux mesures de contrôle. L'idéal de l'hypersurveillance est (...) le monolithisme du contrôle et le renoncement à la discrétion au profit de la transparence (pp. 226-227). Les citoyens sont invités à participer à leur propre assujettissement, selon l'idée manipulatrice consistant à leur faire croire qu'ils n'ont rien à cacher, ce qui « les exempte de toute honte et de toute culpabilité ». L'hypersurveillance réussit à faire croire qu'elle est anodine, qu'elle est sécurisante pour tous et nécessaire pour établir des preuves lors de procédures judiciaires. « La particularité d'une société indexée sur le régime de l'hypersurveillance est qu'elle est tout entière aux prises avec le phénomène de la tenue en laisse des individus. La surveillance généralisée possède une « étonnante propension à rendre interchangeables les rôles du surveillant et du surveillé, et par conséquent, à rendre indistincte et confuse la frontière entre les instances de contrôle (le dehors) et l'espace où s'exercent ces contrôles (le dedans) » (p. 224).

Ces deux discours qui parlent de la peur, de l'étiquetage et de l'hypersurveillance (« geôle du quotidien ») mettent en cause à la fois une société manipulatrice qui pousse la monstruosité du panoptisme à faire participer les personnes à leur propre assujettissement mais surtout qui font de l'homme un objet, un animal... et supprime les frontières entre surveillant et surveillé. Dans cette démonstration, le philosophe Ferri apporte des éléments intéressants, plus solides et sociologiquement défendables aujourd'hui, à la différence de son co-auteur qui semble lancer un cri de révolte en délaissant quelque peu l'approfondissement de ses analyses, malgré le recours à de nombreux auteurs. Un livre donc assez inégal...